

4-22-2013

Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2013

Follow this and additional works at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

(2013) "Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2013," *Mille-Feuille Magazine Littéraire*: Vol. 19, Article 1.
Available at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille/vol19/iss1/1>

This Issue is brought to you for free and open access by the French Program at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mille-Feuille Magazine Littéraire by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact mbernal2@depaul.edu.

et al.: Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2013

Mille-Feuille
Magazine Littéraire
Printemps 2013
DePaul University
Department of Modern Languages

<http://via.library.depaul.edu/millefeuille/>

Pour toute correspondance, s'adresser au comité de rédaction,
Mille-Feuille, DePaul University, Department of Modern
Languages, 802 West Belden Avenue, Chicago, IL 60614-3214,
(773) 325-7320 pbrault@depaul.edu

Mille-Feuille: 1. du latin *millefolium*, nom vulgaire d'une espèce d'achillée dont les feuilles sont très finement découpées en tous sens. Appelée encore 'herbe aux coupures', 'herbe au charpentier', 'herbe au voiturier', c'est une plante vivace qui croît au bord des chemins, dans les pelouses sèches, et dont les fleurs, blanches ou roses, sont réunies en capitules. 2. pâtisserie, connue aux Etats-Unis sous le nom de 'Napoleon'. Composée de fins feuilletés de pâte feuilletée entre lesquels on intercale une crème pâtissière au beurre ou une crème chantilly. 3. les mille feuilletés de prose et de poésie qui, nous l'espérons, finiront par voir le jour dans notre magazine littéraire. 4. texte à dévorer goulûment. S'assurer, lorsque l'on y plongera les dents, que le contenu en déborde de toutes parts. Bon appétit!

Mille-Feuille

Magazine Littéraire

Printemps 2013

DePaul University

Department of Modern Languages

Rédacteurs en chef

Pascale-Anne Brault

Pascale Kichler

Rédacteurs en chef adjoints

Sage Bachmann, Kathryn Baker, Emma Bonanno, Christina Campbell, Bailey Cassidy, Elizabeth Corrigan, Victoria delReal, Colum Dillon, Kamil Duda, Sarah Ellison, Anna Fechter, Lilli Gregory, Sheridan Haley, Susan Imerman, Jenna Jackson, Shelby Joern, Kathleen Katsikeas, Alejandra Lopez, Angela Lorenzo, Samantha Maijer, Elise Manchester, Jessica Massaro, Jacob McCoy, Hailey Montablanco, Clayton Newmiller, Sara Ocytko, Kirsten Peterson, Emma Potter, Kristina Pouliot, Jeffrey Quinlan, Claire Sanchez, Helene Sankovitch, Dean Sansovich, Matthew Scherer, Emily Snider, Jill Theile, Margaret Tikka, Margaret Van Fossan, Therese Walsh

Artiste

Léa Kichler

Mise en page et assistance technique

David Espinosa

Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter le dix-neuvième numéro de Mille-Feuille et remercions tous les participants ainsi que le Doyen de Liberal Arts and Social Sciences, le Département de Langues Modernes et ses professeurs, le Student Life Office, le Study Abroad Office de DePaul University, ainsi que l'Ecole Franco-Américaine de Chicago (EFAC), Lincoln Park High School et Walter Payton College Prep, qui nous ont permis, grâce à leurs subventions généreuses et leurs nombreuses contributions, de donner suite à nos premiers numéros. Bonne lecture!

Copyright
DePaul University
2013

Liste des auteurs et des traducteurs

Tomasz Akszterowicz 23	Christina Laim 18
Nicte Aguilar-Arriagada 21	Andrew Lopez 66
Amelia Augustine 56	Angela Lorenzo 83
Sage Bachmann 2	Anne Malina 1
Emma Bonnard 8, 46	Elise Manchester 29
Sylvia Borowska 92	Jessica Massaro 41, 47
Pascale-Anne Brault 25	Jacob McCoy 76, 85
Christina Campbell 10	Hailey Montalban 67
Stephan Cernek 34	Jean-Stéphane Naas 12
Christa Cook 94	Ryker Nelson 19
Isabelle David 22, 36, 44	Clayton Newmiller 59
Victoria delReal 41, 63	Shelley Nickerson 97
Angela Detmer 13, 87	Walker Parrish 33
Colum Dillon 40, 42	Kristina Pedersen 28
David Espinosa 98	Kay Peterson 48
Anna Fechter 65, 96	Emma Potter 42, 73, 91
Sean Farris 95	Kristina Pouliot 68
Elizabeth Gaughan 14	Sarah Prusik 20
Brittany Gignac 6	Anabella Rojas 31
Giacomo Del Gobbo 39	Hanna Ryan 32
Stephanie Goldina 49	Claire Sanchez 15
Ana Gordillo 99	Dean Sansovich 82
Eleanor Hughes 30	Matthew Scherer 52, 70
Sheridan Haley 60, 74	Lauren Shuler 26
Katherine Handfelt 72	Emily Snider 43, 51, 77
Eric Hutton 79	Lemba Soldini 50
Nurhafizahbin Hassan 93	Tim Stone 24, 75, 88
Jenna Jackson 43	Camila Sublewski 89
Sydney Janzen 16	Jill Theile 69
Shelby Joern 64	Margaret Tikka 86
Dragana Kovacevic 9	Maggie Van Fossan 54
Laura-Lou Kuentymann 35	Therese Walsh 69, 80
	Sophie Widawsky 38

Les langues

Point de poignées sur une langue
Permettant aux hommes de la saisir
Et de la marquer de signes pour s'en souvenir.
C'est un fleuve, cette langue
Une fois tous les mille ans
Suivant un nouveau parcours
Changeant sa voie jusqu'à l'océan.
Ce sont les effluves de la montagne
Occupant les vallées
De pays en pays
Traversant les frontières et se mélangeant.
Les langues meurent comme des fleuves
Les mots enroulés autour de votre langue aujourd'hui
Et brisés pour suivre les contours de la pensée
Entre vos dents et les lèvres qui parlent
En ce moment et en ce jour
Seront des hiéroglyphes délavés
Dix d'ici mille ans
Chante—et en chantant—souviens-toi
Ta chanson meurt et change
Et ne sera pas ici demain
Pas plus que le vent
Soufflant il y a dix mille ans

*Traduction de « Languages » de Carl Sandburg
Anne Malina*

Allons z'étudiants

L'aut'jour dans mon courrier
J'ai reçu des papiers
J'en suis
J'vous l'dis
J'en suis restée toute pâle
On me disait tout dret
D'aller m'présenter
A la
Classe
Qui s'trouv' dans l'éd'fice McGaw.

Je m'en vais donc là-bas
Et je leur dis c'est moi
Je viens
C'matin
M'en voir de quoi qu'y r'tourne
On m'a donc fait rentrer
Et j'leur ai d'mandé
A voir
Cui-là
Qui m'avait convoqué.

Me y'là dans le « Language Lab »
Qui n'était pas bien beau
Y avait
C'est vrai
Un bel étudiant
Avec un t-shirt
Qui collait à ses formes
J'm'en suis
Sentie
Bientôt
Ragaillardie.

Mais y avait aussi
Une secrétaire assise
Qui m'dit
Ma p'tite
Qu'est-c'que vous venez faire
Moi j'y ai répondu
C'est qu'on m'a convoquée
Madame
Secrétaire
C'est pour ça que j'suis là

Elle m'a dit: Gardavou!
Mais où vous croyez-vous
Je vois
Ma foi
Vous êt' paresseuse
Vous asseoir devant moi
Ca s'pass'ra pas comm'ça
Debout
Sans r'tard
Ou j'vous fourre dehors.

Moi j'y ai répondu
Je n'suis qu'une jeune étudiante
Y a pas
D'offens'
Si j'connais pas l'usage
Je vous voyais-t-assis
Je m'suis assis-z-aussi
Voici
Voici
Pourquoi j'agis ainsi.

Je m'suis relevée
Et je lui ai-z-avoué
Qu'j'étais
Pincée
Pour son bel étudiant
Pis j'ai voulu savoir
S'il sortait le soir
Et si
Les étudiants
Avaient l'jeudi pour eux.

Elle est dev'nue toute noire
C'était pas beau à voir
Elle s'est
Levée
Et a pointé son doigt
Et m'a envoyé là
À le bureau de sa chef
Un prof
esseur
Qui m'a fourrée dedans.

On m'a rééduquée
Tout'la matinée
L'après
Midi
J'ai fait des exercices en ligne
Et ça a continué
Pendant des mois entiers
Jamais
Jamais
J'avais tant étudié

Je vois les autres gens
Aller à leurs classes variées
Mais moi
Je crois
Que j'suis-t-une incapable
J'ai pas d'goût aux devoirs
Et dans ma classe
On dit
Que j'suis
La plus conne des étudiantes

Y m'ont répété
Pour êtr' diplômée
Obé
issez
Aux profs d'Français
Mon amie est diplômée
Elle finira avec la réussite
pourvu
qu'elle trouv'
L'moyen d'vivre cent ans.

Pour émerger d'uni
Un seul commandement
Travail
Constant
Devoirs et discipline
Moi si pendant 4 ans
J'fais des exercices
J'vois pas pourquoi
Que j's'rais pas diplômée !

*D'après la chanson « Allons z'Enfants » de Boris Vian
Sage Bachmann*

Les bas

Henry Dobbins était un homme bien, et un magnifique soldat, mais la sophistication n'était pas son point fort. L'ironie le dépassait complètement. A beaucoup d'égards, il était comme l'Amérique même, grand et fort, plein de bonnes intentions, un bourrelet de graisse qui remuait sur son ventre, lent mais marchant toujours lourdement, toujours présent quand on avait besoin de lui, croyant aux vertus de la simplicité, de la franchise et du travail. Comme son pays, Dobbins était attiré par la sentimentalité. Même maintenant, vingt ans plus tard, je peux le voir enroulant les bas de sa copine autour de son cou avant de partir en embuscade.

C'était sa seule excentricité. Les bas, disait-il, avaient les propriétés d'un porte-bonheur. Il aimait mettre son nez dans le nylon et respirer l'odeur du corps de sa copine ; il aimait les souvenirs que ça inspirait ; parfois il dormait avec les bas contre son visage, comme un enfant endormi avec son doudou, sûr et tranquille. Plus que tout, par contre, les bas étaient un talisman pour lui. Ils le protégeaient. Ils lui donnaient accès à un monde spirituel, où les choses étaient douces et intimes, un endroit où un jour il amènerait peut-être sa copine vivre. Comme beaucoup d'entre nous au Viêt Nam, Dobbins sentait l'attraction de la superstition, et il croyait fermement et absolument en la force protectrice des bas. Ils étaient comme son armure, pensait-il.

A chaque fois qu'on se préparait pour une embuscade nocturne, mettant nos casques et nos gilets pare-balles, Henry Dobbins avait un rituel, il mettait les collants

autour de son cou, les nouant soigneusement, drapant les deux jambes au-dessus de son épaule. Il y avait des plaisanteries, bien sûr, mais on en est venu à aimer le mystère de tout cela. Dobbins était invulnérable. Jamais blessé, toujours indemne. En août, il a trébuché sur une mine antipersonnel (une Bouncing Betty) qui n'a pas explosé. Une semaine plus tard il s'est fait prendre à découvert pendant un violent échange de coups de feu, pas d'abri du tout, mais il a mis les bas sur son nez et a inspiré profondément pour permettre à la magie d'agir ...

Ça nous a transformés en un peloton de croyants. On ne conteste pas les faits.

Et puis, vers la fin d'octobre, sa copine l'a largué. C'était un coup dur. Dobbins est devenu silencieux pendant un moment, les yeux fixés sur sa lettre, puis après un certain temps, il a sorti les bas et les a noués autour de son cou comme consolation. "Pas de souci," a-t-il dit. "La magie, elle, ça reste."

*Traduction de « Stockings » de Tim O'Brien
Brittany Gignac*

L'inspiration

“Je veux que pour demain ce poème soit fait !”
L'inspiration me fuit, donc je lui cours après.
J'ai beau accélérer, elle a les jambes longues
Et moi la légèreté de ce cher vieux King Kong.
Je m'essouffle - elle rit. Je me fâche - elle a peur...
Et court encore plus vite. Moi je suis en sueur
Et j'ai mal au côté, donc je supplie ma muse:
“Reviens ! Eh ! toi, reviens ! Alors là, tu abuses !”
Elle se tourne et dit: “Pas sans le mot magique !”
“S'il te plait !” Et voila qu'une idée magnifique
Germe dans ma cervelle et remplit mon stylo
De rimes, de musique et de sublimes mots.

Emma Bonnard

Les pommes blanches

mon père mort depuis une semaine
je me suis réveillé
sa voix dans mon oreille
je me suis redressé dans le lit
et j'ai retenu mon souffle
et j'ai regardé la porte pâle et fermée

pommes blanches et goût de pierre

s'il devait repasser ici
je mettrais mon manteau et mes galoches

*Traduction de « White Apples » de Donald Hall
Dragana Kovacevic*

Dans les nuées

Un vrai mystère
De s'être tenu debout, là
Au sommet des falaises
Crayeuses

Après avoir considéré les trois arches
Dont la réputation n'est plus à faire
Et après avoir vu l'aiguille
Qui ne se trouve pas dans la meule de foin
Mais plutôt, avoisine
Le grand étang

Après avoir été un élément de tout ça
On a entendu un oiseau
Trop bruyant
Disproportionné comparé au ciel

C'était un oiseau pur, un oiseau vierge
Mais il avait perdu son inexpérience
Lors de son voyage
Son premier voyage, son dernier voyage

L'oiseau était proche
Comme un gigantesque moustique
Replet d'avoir bu trop de sang

Deux soldats le guidaient
Au-dessus des falaises
Vers une destination étrangère
Voyage mortel

On le voyait au-dessus des falaises, cet oiseau
Bruyant comme un moustique
Si pur, si vierge

Et qui transportait deux soldats
Vers la mer

Mais l'oiseau n'est jamais arrivé
À destination
On était sur les falaises
Dernier spectateur
De cet oiseau blanc

Christina Campbell

Le sifflet du chef de gare résonne
Le train va partir pour Boulogne
Un vieux couple part en vacances
Ils visitent la France
Ça fait trente-cinq ans qu'ils sont ensemble
Si longtemps qu'ils se ressemblent
C'est la première fois qu'ils partent
Ils ont bien étudié les cartes
Lui prend sa place dans le train
Et rêve de lui tenir la main
Mais sans lui
Elle est déjà partie
Là où lui
Ne peut la rejoindre

Jean-Stéphane Naas

Cela aussi passera

Si je peux endurer pendant cette minute
Ce qui m'arrive,
Peu importe que mon cœur soit lourd
Ou que soit sombre le moment-

Si je peux rester calme et tranquille
Le monde entier tout autour de moi s'effondrant
Avec la certitude que Dieu m'aime
Quand tout le monde semble douter de moi

Si je ne peux que continuer à croire
Ce que je sais dans mon cœur être vrai,
Cette obscurité s'estompera avec le matin
Et cela aussi passera

Alors rien dans la vie ne pourra m'anéantir
Tant que cette connaissance restera
Je peux endurer ce qui se passe
Car je sais que Dieu brisera toutes les chaînes

Qui me lient attaché dans l'obscurité
Et tentent de me remplir de peur
Car il n'y a pas de nuit sans aube
Et je sais que mon matin est proche.

*Traduction de « This Too Shall Pass »
de Helen Steiner Rice
Angela Detmer*

Coquelicots en octobre

Même les nuages ensoleillés ce matin ne peuvent
s'adornier de telles jupes.

Ni non plus la femme dans l'ambulance
Dont le cœur rouge fleurit à travers le manteau
si incroyablement--

Un cadeau, un cadeau d'amour
N'ayant fait l'objet d'aucune requête
De la part d'un ciel

Pâle et enflammé
Allumant son monoxyde de carbone, par des yeux
Complètement voilés sous des chapeaux melon.

O mon Dieu, que suis-je
Pour que ces bouches tardives s'ouvrent et crient
Dans une forêt de gel, dans une aube de bleuets.

*Traduction de « Poppies in October » de Sylvia Plath
Elizabeth Gaughan*

Une salade malheureuse

Dans leurs bouteilles de verre ils se trouvent
Assis l'un à côté de l'autre
Ce n'est pas une chose qu'ils approuvent
Dans leur sort, ils se vautrent.

Comme le fruit dont il provient
Le balsamique a un goût doux.
Une chose simple est ce qu'il devient,
Au delà de tout courroux.

L'huile est son plus grand rival.
Son essence est subtile, lisse
Comme une olive estivale
Sur la branche, il faut qu'elle vieillisse.

La cuisine, illuminée
Ils savent bien que c'est ici.
Ils vont être combinés,
C'est leur principal souci.

Avec la salade verte,
Et beaucoup d'autres légumes.
Aucune alerte.
Une grande salade d'amertume.

Remués dans le saladier
Ils recentrent leur destin.
Ils essayent de se mélanger.
Peu de progrès depuis ce matin.

Claire Sanchez

Chicago

Abatteuse de toutes les Truies du Monde,

Ouilleuse, Empileuse de Blé,

Protagoniste des Voies Ferrées et Transporteuse de la Nation ;

Orageuse, costaude, bagarreuse

Ville aux Solides Epaules :

Ils me disent que tu es cruelle et je les crois, car j'ai vu tes belles de nuit sous les lampes à gaz dévoyer les garçons de ferme.

Et ils me disent que tu es malhonnête et je réponds : C'est vrai, j'ai vu le tireur tuer et rester libre de tuer à nouveau.

Et ils me disent que tu es brutale et ma réponse est la suivante : Sur les visages des femmes et des enfants j'ai vu des traces de faim de loup.

Avec cette réponse, je me retourne encore une fois vers ceux qui ricanent d'elle, ma ville, et je leur renvoie leur sourire méprisant et je leur dis :

Venez et montrez-moi une autre ville qui chante la tête haute si fière d'être vivante et vulgaire et forte et rusée.

Lançant des jurons irrésistibles tout en entassant boulot sur boulot, voici une grand cogneuse brave qui s'insurge contre les petites villes indolentes ;

Féroce comme une chienne, la langue pendante prête à l'action, rusée comme un sauvage dressé contre l'étendue désolée,

Tête nue,

Pelletant,

Démolissant,

Prévoyant,

Construisant, détruisant, reconstruisant,

Sous la fumée, de la poussière plein la bouche, riant de toutes ses dents blanches,

Sous le poids terrible de la destinée, riant comme un
jeune homme rit,
Riant même comme un lutteur ignorant qui n'a jamais
perdu une bagarre,
Se vantant et riant que sous son poignet se trouve le
pouls, et sous ses côtes, le cœur du peuple,
Riant !
Tu ris les rires orageux, costaud, te bagarrant avec les
Jeunes, à demi-nue, en sueur, fière d'être Abatteuse de
toutes les Truies du Monde, Outilleuse, Empileuse de
Blé, Protagoniste des Voies Ferrées et Transporteuse de
la Nation.

*Traduction de « Chicago » de Carl Sandburg
Sydney Janzen*

Messenger

Mon travail est d'aimer le monde.
Ici les tournesols, là-bas le colibri—
Mêmes chercheurs de douceur.
Ici la levure vivifiante; là les prunes bleuâtres.
Ici la palourde sous le sable tacheté.

Mes bottes sont-elles vieilles?
Mon manteau est-il déchiré?
Ne suis-je plus jeune, et encore à moitié parfait?
Permettez-moi
de me concentrer sur ce qui importe,
c'est là mon travail,

qui pour la plupart consiste à rester tranquille
et à apprendre
l'étonnement.

Le Phoebe, le delphinium.
Le mouton au pâturage et le pâturage.
Qui pour la plupart consiste à me réjouir,
puisque tous les ingrédients sont là,

gratitude d'avoir reçu un esprit et un cœur
et ces vêtements pour le corps,
une bouche avec laquelle pousser des cris de joie
à la vue du papillon mite et du roitelet,
de la palourde endormie dans les fonds sableux,
proclamant à tous, encore et encore,
comment ça se fait
que nous vivons éternellement.

*Traduction de « Messenger » de Mary Oliver
Christina Laim*

La poutre en acier

Un moment en silence elle a servi d'appui
Maintenant elle se décompose en un tas de ferraille
La pluie la rouille lentement, nuances de sang rouge
Les poutres en acier en forgent de nouvelles
Alors que la nature consume les anciennes

Ryker Nelson

Maintenant encore ce panorama s'assemble.
Les collines foncent. Les bœufs
Dorment dans leur joug bleui,
Les champs
Nettoyés, les gerbes
Reliées en parts égales
Empilées au bord de la route
Parmi les rosiers, alors que la lune crénelée se lève :

Voici l'aridité
De la récolte ou de la pestilence.
Et la femme penchée à la fenêtre
La main tendue, comme en signe de paiement,
Et les graines
Visibles, dorées, murmurant
Viens ici
Viens ici, petit

Et l'âme se glisse hors de l'arbre.

*Traduction de « All Hallows » de Louise Glück
Sarah Prusik*

J'aimerais

J'aimerais m'en retourner aux jours
Où on n'était pas responsable
Des jambes cassées, des dents perdues
D'envoyer tous ces gens au diable.
Je sais qu'il faudra être réaliste,
Grandir... c'est inévitable.
Demain je vais chez l'exorciste.
L'enfant en moi reste implacable !

J'aimerais refermer les yeux
Me retrouver incontrôlable,
M'échapper
Dans ces silencieux instants
De pudeur raisonnable,
Sauter par-dessus les murs de notre voisin,
Penser qu'on restera toujours ensemble,
Refaire nos voyages clandestins,
Redécouvrir la terre qui tremble.

J'aimerais raviver l'esprit,
Penser que rien n'est inatteignable.
Un jour avant j'étais petit.
Un jour avant j'étais adorable.
Ne me dites pas que ça suffit !
C'est vrai ? Deviens-je insupportable ?
J'arrête. Pas grave. Pas de conflits !
Voilà ma vie. C'est formidable.

Nicte Aguilar-Arriagada

Dans les draps blancs

De son passage, ici et là, bien trop bref,
Une ombre, évanescence voluptueuse
Souffle encore une aura bienheureuse,
Un message éternel inscrit en relief.

Au cœur de la nuit et lorsque tout repose
Dans les draps blancs elle prend la forme du sommeil
Chaude et vivante comme si c'était la veille,
A gorge déployée, chère fraîche et rose

L'éclat de son rire perle goutte à goutte
Rafraichît et permet d'éclairer la route.
Le jour était qu'une promesse, mais partie

Vers les anges, l'éternité l'a embaumée,
Dans un voile d'amour et sans plus aucun cri
Pour toujours, absente, à jamais épargnée.

Isabelle David

Familier de la nuit

J'ai été familier de la nuit.
Je suis sorti sous la pluie—et revenu sous la pluie.
J'ai marché plus loin que le plus lointain réverbère.

J'ai discerné le plus triste chemin de la ville.
Je suis passé devant le veilleur à son poste
Et ai baissé les yeux, réticent à expliquer.

Je suis resté immobile et ai arrêté le bruit de mes pas
Quand au loin un cri interrompu est parvenu
Au-dessus des maisons depuis une autre rue,

Mais pas pour me rappeler ou me dire au revoir,
Et encore plus loin à une hauteur surnaturelle,
Une horloge lumineuse sur fond de ciel

A proclamé que l'heure n'était ni mauvaise ni bonne
J'ai été familier de la nuit.

*Traduction de « Acquainted with the Night »
de Robert Frost
Tomasz Akszterowicz*

En hommage à Baudelaire

Songe-t-elle toujours à moi,
à mes jeux d'Hermès?
Pense-t-elle à moi
quand elle saute la messe?

Et elle s'en va parmi les grilles
du noir qui sort,
selon les rues plates
qui disparaissent aux bords :

Qu'évoque-t-elle sous les rames
du saule agité,
le temple des Dryades
à la langueur rubanée ?

Qu'est-ce qui pèse là sur les hanches ?
Qu'est-ce qui palpite là dans l'arc ?
Est-ce son addiction tendre
qui de faim s'embarque ?

N'est-ce pas mon lacet d'or,
tombant à la ceinture ?
Tissé de baisers lents
et de métaux impurs !

Tim Stone

La louve louvoyant
Aux doux flancs frémissants
Radieuse
Glorieuse
Et à la fois rieuse
Se dresse seule dans la nuit indigo
Courageuse dans sa solitude
Imperturbable face aux javelots
Convaincue de sa profonde quiétude
Et si elle hurle au crépuscule
A cette heure entre chien et loup
C'est que sans aucun recul
Sans aucun contrecoup
Elle s'avoue à elle-même
Ce désir même qui la dévore
Son plus délicat dilemme
Et qu'elle adore
Et qu'elle abhorre
Convoitise de la chair
Dont elle n'est pas propriétaire
Et dont elle saurait à l'occasion faire
Une seule bouchée anthropophage
Mais à l'excès frugale et sage
Elle s'en remet à l'avenir sans âge

Pascale-Anne Brault

Je veux

entasser mes vêtements
dans un coin de la penderie,
pour te donner la plus grande moitié.
En silence, je cacherais la plupart de mes chaussures,
pour que tu ne saches pas que j'en ai autant.

Je vais
réarranger les meubles pour en ajouter,
trouver de la place sur mes étagères
pour tes nombreux bouquins,
accrocher l'affiche qui dit
les poètes le font, et le refont, et le font encore.

Je veux
partager un panier à linge,
mélanger nos vêtements,
attendre tes hurlements
quand mes rouges s'agiteront en toute liberté
parmi tes blancs,
les transformant en un rose succulent,
la couleur que tu préfères de moi.

Je vais
mettre mon oreiller
de l'autre côté du lit,
poser le tien à côté du mien,
ton odeur sur le tissu
toujours près de moi,
même les soirs où tu seras absent.

Je vais
acheter une nouvelle commode pour tes mille et une
chaussettes noires,
trouver une place pour toutes ces chaussures
de travail,
celles que j'appelle grandes et moches.

Je veux
plus de casseroles et de poêles à laver,
empilées en tas branlants
après des repas en nocturne
préparés nus et ivres,
du vin rouge se déversant dans
une sauce frémissante
de tomates, d'ail, et d'huile d'olive,
des baisers morsures entre les bouchées,
et les assiettes de nos heures tardives,
s'empilant dans l'aube.

Je veux
enranger les placards, les penderies, et
le garde-manger,
remplir la maison de nous.
Je veux prendre du poids avec toi
parce que notre amour,
notre amour me fait grossir.

*Traduction de "I want" de Kim Konopka
Lauren Shuler*

Je suis le brouillard
Voilant les fenêtres
Au-delà de moi
Rien à voir

Kristina Pedersen

Cantique à quelqu'un

Je te touche et je sens ton corps et tu respirez
En dépit du fait que nous vivons séparés
C'est toi tu vas tu viens et tu es mon empire
Je ne voudrais que te tenir
Jamais tu ne fus aussi lointaine à mon gré

Dans l'esprit je te trouve au pays des merveilles
L'amour si sérieux qu'on dirait l'absolu
Mais lorsque je m'éloigne de nous que je m'éveille
Pas de soupir à mon oreille
Comme le mois d'août tu n'es plus là.

Je dors Profondément tu es dans l'air
C'est toi dans mes bras présente mais cependant
Plus absente et moi complètement solitaire
D'être plus près de son mystère
Comme un nageur au sec sur le plongeur attendant.

Le jour qui viendra m'arracher à l'absence
Me la rend plus impatiente et plus fidèle que lui
Dans l'ombre j'ai gardé les parfums et l'essence
Tu es un songe de mes sens
Le jour qui le porte est encore une nuit

*D'après « Cantique à Elsa » de Louis Aragon
Elise Manchester*

Quand il pleut quelquefois
Je fonds dans la rue
Mes cheveux se collent à mon minois
La sensation est bien connue

Eleanor Hughes

Le vent dans l'île

Le vent est un cheval :
écoute comme il court
vers la mer, vers le ciel.

Veut m'emmener : écoute
comme il parcourt le monde
pour m'emmener au loin.

Cache-moi dans tes bras
dans cette nuit déserte,
tandis que la pluie mouillée déverse
contre la mer, et contre le ciel
sa bouche sans fond.

Entends comme le vent
m'appelle en galopant
pour m'emmener au loin.

Ton front contre le mien,
Ta bouche contre la mienne,
nos corps liés,
à l'amour qui nous brûle,
laisse passer les rafales du vent
sans qu'il puisse m'emporter.

Laisse courir le vent
couronné d'écume,
qui m'appelle et me cherche
galopant à l'ombre,
tandis que moi, bien plongé
dans tes immenses yeux,
dans cette nuit déserte,
je reposerai, mon amour.

*Traduction de « El viento en la isla » de Pablo Neruda
Anabella Rojas*

Ordinateur

La lueur de la clé
Eveillé me tient
Alors que je devrais dormir
Alors que je devrais rêver

Hannah Ryan

Petit garçon perdu

“Papa, papa, où vas-tu?
Ne marche pas si vite.
Parle, papa, parle à ton petit garçon;
Sinon je vais me perdre”
La nuit était sombre, il n’y avait aucun père,
L’enfant était mouillé de rosée;
Et le borbier profond, et l’enfant pleura,
Et la vapeur au loin s’envola.

*Traduction de « Little Boy Lost » de William Blake
Walker Parrish*

Le muet

Assis sur son banc
Il jouait en remuant
Sa tête explosant de couleurs...
Sa musique signifiait douceur.
Il jouait son histoire,
Ses combats dans la Loire,
Contre les Allemands dans le froid,
Où il avait perdu sa voix.
Il jouait pour une fille,
Qui valait pour lui plus que la vie,
Il aimait sa petitesse, il aimait son sourire,
Mais, muet, il ne put pas le lui dire.
Mais qu'est-ce qu'il l'aimait,
Cette belle fille pour qui il avait
Subit la guerre, les milles tortures,
Pour seule cause son amour pur.
Il lui jouait ses souffrances,
Il lui jouait ses bonheurs,
Il lui jouait tout son cœur,
Il lui jouait son amour intense.
Elle était là, enchantée,
Elle écoutait cette musique hantée,
Elle l'entendit, elle le comprit,
Elle le prit et ils dansèrent toute la nuit.
La vie est dure, violente et cruelle,
Mais avec l'amour, la vie devient belle.
Si vous ne comprenez point cela, vous êtes invités,
A vivre et à entendre la chanson du muet.

Stephan Cernek

Hirondelle si belle dans ton long manteau noir
Toi qui voles dans la nuit, le vent et le soir
Je te regarde et j'ai envie de danser avec toi
Mais comment le pourrais-je
Moi qui n'ai que deux bras ?

Laura-Lou Kuentymann

No Ersatz...

J'aime le vrai beurre,
tout plein de saveur.

Les yaourts au lait entier,
car à quoi bon se priver.

Le pain plein de mie blanche et lourde,
croquer la baguette, alors sourde

aux bonnes manières, soit dit en passant.
La crème fraîche à 75 %,

Les camemberts non pasteurisés,
du poulet rôti la peau dorée.

La viande toujours saignante,
bien rouge et consistante.

Les légumes croquants,
d'un bruit sec sous la dent.

Et l'ail dans toutes ses formes,
cru, cuit, jamais hors norme.

Oui, les fromages coulants et trop faits,
Les champignons à l'odeur de forêt,

La chantilly à la mousse onctueuse,
celle qui rend douce et langoureuse

La tatin faite maison
dont la croûte fleure bon.

Après les condiments brûlants,

qui laissent le corps tout tremblant.

Les plats qui font pleurer,
De douleur à la joie alliée.

Les mets relevés, sucrés ou poivrés
Bref, j'aime le vrai, le fort, le goûté

Et surtout.....no Ersatz.

Isabelle David

J'ai une petite maîtresse
qui a plein de tresses.
Elle se dépêche
pour ouvrir sa petite caisse
avec ses tresses.

Sophie Widawsky

L'Automne

L'Automne qui volait très content
jusqu'à grand Hiver arriva
L'Automne très peureux
alla se cacher dans une fleur
où le Printemps se cachait lui aussi
Le Printemps très fâché sortit
et gronda l'Automne
L'Automne qui avait très peur
alla se cacher dans la mer
où il trouva l'Été
L'Été très content de revoir quelqu'un
infiniment l'apprécia
L'Automne qui avait encore très peur,
raconta son aventure à l'Été
L'Été très fâché
alla voir le Printemps
Le Printemps ayant très peur,
partit et on ne le revit plus
L'Été regarda l'Hiver méchamment
et l'Hiver s'enfuit précipitamment
Finalement l'Automne et l'Été célébrèrent ensemble
En se baignant dans la mer azur

Giacomo Del Gobbo

de base

si jamais j'ai des enfants
purs et verts, mes petits oisillons

nous fréquenterons les plages de nudistes
régulièrement – par principe

ils n'auront pas de questions
sur les choses naturelles telles l'anatomie
la tête sur les épaules; fiers et confiants, ils seront
dans les sports dénudés
(comme pour faire l'amour et la poésie)

mes petits anges au cœur sanguinaire
diront à l'amant, l'ami, même l'adversaire :

tu vois ma beauté
comme je vois la tienne

Colum Dillon

Moi aussi

Moi aussi, je chante l'Amérique
Je suis le frère le plus foncé.
On m'envoie manger à la cuisine
Quand la société arrive,
Mais je ris
Et je mange bien
Et je prends des forces

Demain,
Je serai à table
Quand la société arrivera.
Personne n'osera plus
Me dire alors
« Va manger à la cuisine. »

Par ailleurs,
On verra ma beauté,
Et on aura honte.

Moi aussi, je suis l'Amérique

*Traduction de « I, Too » de Langston Hughes
Victoria delReal et Jessica Massaro*

l'île du Lac d'Innisfree

Je vais me lever et partir maintenant,
et partir pour Innisfree,
Et une petite cabane j'y construirai,
d'argile et de clayonnage:
Neuf rangées de fèves j'y aurai,
une ruche pour l'abeille à miel;
Et j'habiterai tout seul dans la clairière
bruissant d'abeilles.

Et j'aurai un peu de paix là,
car la paix vient en tombant,
lentement
Tombant des voiles du matin là où le grillon chante ;
Là, minuit est tout miroitant,
et midi, une ardeur violette,
Et le soir, plein des ailes de la linotte.

Je vais me lever et partir maintenant,
car toutes les nuits et tous les jours
J'entends l'eau du lac clapoter
avec de légers bruits au bord de la rive ;
Tandis que je suis sur la route,
ou sur les chaussées grises,
Je l'entends tout au fond du cœur profond.

*Traduction de « The Lake Isle of Innisfree »
de W.B. Yeats
Colum Dillon et Emma Potter*

**L'amour
XXV**

Nuits de folie! Nuits de folie!
Si j'étais avec vous
Les nuits de folie seraient
Notre faste!

Futiles sont les vents
Pour un cœur dans le port
Finie la boussole
Finie la carte

Ramant dans l'Eden
Ah! La mer!
Que ne puis-je amarrer!
Ce soir en vous!

*Traduction de « Part 3 : Love, XXV » d'Emily Dickinson
Jenna Jackson et Emily Snider*

Toi, moi, et l'anchois ou fantaisie à la P..., à la Pe-rec, à la Pré-vert

Il était une fois
une anchois,
morte de froid,
loin de toi
en émoi,
elle ploie.

Grelottante
la revoie
frémissante,
tremblante
sans foi,
mais pourquoi?

Gémissante,
elle ne boit
que l'attente
enivrante
d'une joie
ou d'un poids.

Et moi, et moi !
Ai-je le choix ?
Je me noie.

Violente
et sans loi,
haletante
démence,
elle perçoit,
mais quoi ?

Toi, moi,
et l'anchois.

Isabelle David

Dans le miroir

Mon reflet me fait peur - il a des yeux étranges
Qui contemplent les miens, mais sans jamais les voir.
Morbide apparition, plus éthérée qu'un ange,
Lèvres pâles, front blanc, poings tremblants,
sans pouvoir,
Je ne vous connais pas! Et vous n'existez pas.
Fantôme impertinent, sors donc de mon miroir!
N'ennuie plus les vivants, accepte ton trépas!
Laisse-moi avec moi - dans le noir, dans le noir...

Emma Bonnard

Cantique à l'inconnu

Je te vois et je sens ton souffle tu dis
que ce sont les jours du vivre séparément égarés
c'est toi tu vas tu viens maintenant tu fais ta valise
pour le meilleur mais aussi le pis
et jamais tu ne fus aussi lointain à mon gré

Ensemble nous sommes le portrait du malheur
les larmes dépeignent les lieux avec tristesse
mais lorsque je reviens aux souvenirs je sens la
fraîcheur
seulement pour découvrir que tu es une tricheuse
tes sentiments perdus dans ta bassesse

Il disparaît Lent je contemple la peine
cependant j'ai envie de son baiser chaleureux
la maison est absente et moi je suis sereine
D'être plus loin de son épine
comme une personne qui s'éveille d'un rêve affreux

finalement je peux respirer libre
tranquillement mon cœur treize ans treize hivers
treize étés
je n'ai plus assez d'années en équilibre
je peux mûrir comme un arbre
douces-amères les années de la solitude
O mon enfant le temps n'est pas à notre taille
mais pour moi il y a mille et une nuits de rancœur
treize ans j'ai attendu nos accordailles
t'aimer brûle dans mon cœur
regrettablement c'est treize ans trop tard

*Hommage à Louis Aragon « Les yeux d'Elsa »
Jessica Massaro*

Un poème pour la justice

C'est une clôture de sécurité!
Non, c'est un mur de séparation !

J'avais pensé que chacune avait ses raisons
Deux cultures ensemble mêlées
Comme des insectes
Dans une toile d'araignée de culture
Nous n'avons rien en commun, disent-elles
Oui, sauf pour la violence et la méfiance

Le monde avait de l'espoir pour elles deux
Avant l'irréversible division
C'est pour la paix! Crient-ils
Au-dessus des pleurs des piégés

J'ai vu la structure
Couverte de graffitis
Qui disent « la paix pour le Moyen-Orient »
J'essaie d'être optimiste
Mais je me souviens d'une autre structure

Les murs matériels finalement tombent
Mais il se pourrait bien que les murs dans le cœur
Toujours demeurent

Kay Peterson

Je dis, je dis, je dis

Y-a-t-il quelqu'un ici qui s'en est déjà pris à lui-même pour faire une blague? Y-a-t-il quelqu'un ici qui s'est ouvert le poignet avec une lame dans la baignoire? Vous qui êtes dans le noir là-bas, au fond, écoutez attentivement. Vous qui êtes devant, là, au courant, ceux parmi nous qui ont fait ça, levez la main, montrez-nous ce pouce de peau lacérée entre l'avant-bras et le poing. Parlons franchement: une boisson forte, une mare rouge autour de la baignoire, un mètre de compresses, des serviettes blanches lavées une douzaine de fois, toujours roses. Dommage. Alors, une passion pour les montres, les bracelets, les menottes. C'est ça: tu as été fouetté par des ronces en cueillant des baies dans les bois. Crache-le morceau, avoue, répète avec moi le mot de la fin "Tout comme le sang" et que ceux qui sont au fond s'élancent pour dire combien un peu d'amour ça change bien les choses.

*Traduction de « I Say I say I say » de Simon Armitage
Stephanie Goldina*

Le petit renard

Il était une fois
Un petit renard,
Avec un regard
Un peu hagar
Que c'est bizarre

Lemba Soldini

Quand il lui disait
que sa voix coulait comme de l'Earl Grey,
et que son rire s'apparentait aux marques frénétiques
d'un crayon sur le papier;
qu'il dessinait toujours l'agencement
de ses taches de rousseur sur les serviettes des cafés;
qu'elle était la princesse dans les histoires
qu'il racontait à sa petite sœur tous les soirs;
que ses cils étaient jolis quand elle pleurait;
sa voix tremblait comme une corde de violon
et elle craquait comme la reliure d'un livre.

*Traduction d'un texte anonyme
Emily Snider*

La vie animale

Un crash. Un crash ! Merde. Depuis trente ans de vol, je n'avais jamais perdu le contrôle de mon avion jusqu'à aujourd'hui. Qu'est-ce qui s'est passé ? J'avais fait toutes mes vérifications d'avant-vol. Est-ce que j'avais oublié quelque chose ? Heureusement, grâce à mon expérience de pilote, j'ai pu faire faire atterrir l'avion sans me blesser. Cependant, le fait que je ne sois pas blessé, ça c'est bien le seul aspect de cette situation qui me reconforte. Mon avion ne peut plus voler, je n'ai aucune nourriture, mon portable a été détruit dans le crash, je suis quelque part au milieu de l'étendue sauvage canadienne, et c'est l'hiver le plus froid du siècle. Ma situation semble sans espoir, mais si je veux survivre, il faut se concentrer et il faut rester au chaud. Pour avoir la meilleure chance, j'ai décidé de rester avec l'avion.

La première nuit a passé, et je n'ai pas dormi du tout. Au loin, je pouvais entendre hurler les loups.

Au matin, j'ai faim. Je réchauffe de la neige pour boire de l'eau, mais il n'y a de la nourriture nulle part. Les grands arbres qui m'encerclent semblent me piéger dans ma prison enneigée.

Deux jours de plus ont passé. Je commence à me préparer pour être trouvé. Avec le parachute coloré étendu sur mon avion, j'ai la protection contre la neige, et je peux essayer d'attirer l'attention à moi si quelqu'un me cherche. Bien que mes actions soient positives, je n'ai aucun espoir. La frustration d'être tout seul constamment et de ne pas pouvoir manger est insoutenable. Sans nourriture, j'hallucine, la frontière entre la réalité et mes cauchemars se brouillant. Je crie après les arbres, déchaînant tout ce qui pèse sur moi.

Au fond des bois, une oreille entend le cri.

Au coucher du soleil, je peux voir un avion de ligne commerciale, mais il est à 12.000 mètres dans l'air; il ne me verra jamais.

Pendant la nuit, j'écoute tous les bruits de l'étendue sauvage, ne sachant pas s'ils sont réels ou le produit de mon imagination. Tout à coup, les buissons autour de moi tremblent. La voûte s'écrase et les étoiles s'éteignent. Le noir est plus sombre qu'avant. Dans l'obscurité, je peux voir une lumière comme un projecteur au-dessus de moi. Dans cette lumière, une femme luminescente descend. Alors qu'elle se rapproche, elle devient plus faible. Elle disparaît. Je ressens une douleur aiguë à la jambe. Une autre douleur me frappe à la hanche. L'espoir que je verrai encore la femme luminescente me fait sourire. Je ferme les yeux.

L'hiver n'est pas chaleureux envers les loups. Ils ont faim eux aussi. Quand ils trouvent un repas, ils l'avalent rapidement. Ils ne connaissent pas la valeur d'une vie humaine. Tout est nourriture.

Matthew Scherer

Jeune temps d'une vieille chanson

Je ne pense pas à Chicago;
Chicago au bruit se joint à moi;
Nous nous disputâmes sur toutes les choses,
Et jamais je n'oubliai ça.

Incandescent comme le feu;
Je courus vigilant;
Je parlai des bâtiments, des sans abri
Son haleine chuchota « rien.»

Dans la ville au milieu des passants
J'allai; j'écoutai les sirènes
Et Chicago, les enfants

Moi, dix ans, et l'air désespéré ;
Elle, plus vieille; ses trottoirs se fissurant.
Les enfants mendiaient dans les rues
Et les sirènes hurlaient loin des avenues

Chicago, les mains sur sa figure,
Leva son croustillant bras de matamore
Pour prendre un fruit pourri sur un tas d'ordures
Je ne vis pas son vilain bras mort

Une eau s'écoula, sale et honteuse
Sur des carcasses en pile
Et la nature vicieuse
Réveilla l'immense ville

Chicago défit son masque
Et mit, d'un air confus
Sa figure abattue dans l'eau fantasque
Je ne vis pas sa figure nue

Je ne savais que prescrire ;
Je la suivais dans la ruelle,
La voyant toujours maudire
En longs pleurs continuels

Je ne vis qu'elle était dépravée
Qu'en sortant de chez elle
« Soit; oubliez tout ! » cria-t-elle
Mais toujours, de m'en rappeler

*D'après « Vieille chanson du jeune temps »
de Victor Hugo
Maggie Van Fossan*

Le tableau d'un homard par Picasso

Cette pince reste vivante,
Reste à l'écart et se balance sur le fantasma ;
Elle s'accroche à la tringle à rideau
Contre le mur d'une pièce
Et près de la fenêtre.
Cette pince saisit le soleil,
S'allonge sur un berceau de muscles,
Liée à une corde.
La pince encercle l'œuf
Alors que dans la chambre le homard entier dort
Sur une assiette ébréchée
Le homard mangé par un papillon
Sur une nappe à carreaux, bleus, et blancs.

*Traduction de « Painting of a Lobster by Picasso »
d'Hyman J. Sobiloff
Amelia Augustine*

Croque-mort, croque-mort, qui enterres-tu
aujourd'hui? Quelle petite âme nous a quittés pour
chercher un autre monde ?

Quand ils l'ont déposée en terre, quel fut son dernier
mot ? Pas dit, exactement, mais chuchoté à travers la
tombe.

Un cri de souffrance et d'anxiété ?
Un soupir de grand soulagement ?
Ou seulement le son que l'arme fatale fit
Retournant à son fourreau ?

Croque-mort, croque-mort, qui enterres-tu
aujourd'hui? Quel nom sur cette pierre tombale te fait
trembler ainsi ?

Esméralda Timpanium,
c'était la perle de cette vieille ville
Son sourire pouvait arrêter un orage
dans un rayon de plusieurs miles

Croque-mort, croque-mort,
je n'aime pas les hommes modestes
mais j'ai entendu dire qu'elle avait un cœur
de trompeuse, et que ce cœur l'a abattue.
Elle était mariée avec le fils du gouverneur,
aussi riche que méchant
Et bien que les cloches de la mort sonnent pour elle
aujourd'hui, il est aux abonnés absents

Croque-mort, croque-mort,
elle s'appelait comment, cette jolie fille-là?
Celle que j'ai vue avec toi,
il y a seulement quelques semaines,
elle était gentille comme tout
Vous vous cachez dans l'ombre

en titubant à travers la place
Vous vous embrassiez loin des lanternes,
son visage dissimulé par ses cheveux

Croque-mort, croque-mort, comment supposes-tu
qu'une jolie femme comme Esméralda puisse finir en
tel désarroi ?
Son mari était un homme jaloux souvent ivre de colère
Toute la ville savait faire demi-tour lorsqu'il approchait

J'ai entendu dire qu'il avait lu la lettre
de son amoureux
écrite sur une page sacrée
Découvert qu'elle allait à l'église
pas seulement pour prier
En tandis qu'elle saignait à mort,
il s'était juré qu'il se vengerait
Qu'elle ait pris avec elle
le nom de son amant
en quittant ce monde

Croque-mort, croque-mort, pour qui portes-tu ces
fleurs? Sont-elles pour cette jolie fille que je ne verrai
plus avec toi?
Que s'est-il passé? Lui as-tu serré la main trop fort?
T'es-tu assis un peu trop près,
lors de cette nuit d'été fraîche et sombre?

Je suppose que tu es trop occupé
à mettre les os en terre
pour sortir, faire la fête, et danser
avec des jolies femmes
qui ne disent jamais leurs noms
qui disparaissent avec des mensonges enfiévrés
quand l'heure tardive arrive

Croque-mort, croque-mort,
personne ne croit que c'est juste
Son mari s'est fait attraper cette nuit-là
le couteau toujours sur lui
Mais le policier et le magistrat
l'ont absous de toute culpabilité
Là, dans le palais de justice
que l'argent de son père avait construit

Croque-mort, croque-mort,
penses-tu que nous ne connaissons jamais l'homme
qui a rendu Esméralda si libre si libre,
et s'est avéré être sa fin ?
Croque-mort, croque-mort, sur qui pèse le plus de
responsabilité :
Celui qui a tué le gardien,
ou celui qui a séduit la femme ?

Les esprits n'ont pas tendance à dormir tranquillement
couchés avant l'heure
Il n'y a pas de fantôme d'amour plus hantant
que celui né d'une mort violente
Peut-être reviendra-t-elle un jour.
Elle pointera du doigt et elle regardera fixement
Disparaissant dans l'ombre,
en titubant à travers la place
Disparaissant dans l'ombre
Disparaissant dans l'ombre
Disparaissant dans l'ombre,
en titubant à travers la place

*Traduction de « Undertaker »
de The Peculiar Pretzelmen
Clayton Newmiller*

Ensorcelée

La nuit s'assombrit autour de moi
Le vent sauvage souffle glacial
Mais un charme tyrannique me retient prisonnière
Et je ne peux, je ne peux m'en aller

Les arbres géants fléchissent
Leurs branches nues lourdes de neige
Et la tempête rapidement approche
Et toujours je ne peux m'en aller

Nuages après nuages là-haut
Terres désolées en bas
Mais rien de triste ne peut m'émouvoir
Je n'irai pas, je ne peux m'en aller

*Traduction de « Spellbound » d'Emily Brontë
Sheridan Haley*

Qui est cette fille qui marche sans prendre en compte le monde ? Elle marche à son propre rythme avec ses écouteurs sur les oreilles, la tête haute. Tous ces gens qui la croisent dans la rue ne voient rien d'anormal, elle semble « normale ». C'est ainsi parce qu'elle donne cette seule impression agréable que les gens recherchent. Elle ne se pare pas de ces problèmes bien qu'ils pendent tels des bijoux maudits. Ceux-ci ne l'empêchent pas néanmoins de marcher fièrement la tête haute, de bomber le torse et de s'écrier : « je suis normale, il n'y a aucun problème ! » Chaque moment, pourtant, elle s'inquiète que ses secrets ne se brisent.

Sa chevelure virevolte avec le vent brusque et fort qui la pousse de quelques pas en avant: cela la dérange. Ses cheveux la frappent avec insistance au visage, ils symbolisent toutes les choses sur lesquelles elle n'a aucun contrôle. Chaque cheveu capricieux lui impose n'importe quoi !

Le vent vif de janvier la glace jusqu'aux os et elle tremble, frissonne, elle voudrait se recroqueviller. Aucun vêtement d'hiver, même le plus chaud, ne pourrait la protéger contre ce vent assoiffé de vengeance contre cette fille, cette jeune dame. Ce vent symbolise tous ceux qui, dans sa vie, s'opposent à elle. Le vent la pousse à nouveau un peu plus vers le lieu de là où elle venait. Elle n'avance plus, et elle reste où elle se tient. Elle se sent déchirée entre deux côtés, ce qu'elle voudrait faire et qui lui plait, et ce que le reste du monde veut faire d'elle. Ils veulent qu'elle rentre dans le moule, pour ressembler à tous les autres, à tous ces gens qu'elle croise dans la rue.

Dans sa tête, elle se dit des paroles qui l'emplissent d'émotion, mais cette émotion, elle doit la garder secrète. Depuis trois ans elle n'a jamais complètement regagné la confiance perdue en la race humaine.

A contenir ses émotions, elle tient le monde entre les mains, mais quand elle les exprime, pourtant, on la repousse. A se confier, elle perd tout ce qu'elle avait gagné – la force et la facilité de vivre sans attachement. En se confessant, tout lui glisse des mains. Au nom de l'orgueil, elle laisse tout tomber. Elle continue à marcher sans se retourner. La douleur, elle le sait déjà, n'est que temporaire.

Dans quelques jours, elle se ressaisira. Son chemin sera vide et désolé, parfait pour son nouveau périple. Son chemin représente l'ego de sa propre conscience, avec l'emphase sur le rationnel plutôt que sur les émotions, quelle que soit la situation. Cet alter-ego, ce passager noir, revient sans cesse dans son esprit, mais elle l'ignore de temps en temps, puis le regrette.

Mais quelque chose a changé cette fois. Quelqu'un d'autre est sur le même chemin qu'elle. Elle est étonnée quand elle le découvre car, habituellement, tous l'abandonnent : elle n'a pas d'amis depuis plus de trois ans.

Qui est ce garçon qui l'appelle par son nom ? Aujourd'hui, à cet exact moment, serait-il approprié de faire une pause et de se promener avec lui et de lui parler ? Peut-il être un signe envoyé par sa conscience pour vaincre cet ego surdimensionné, cette force supérieure et vengeresse ?

En voyant ce garçon, tout s'éclaire :

« Utilise les émotions, mais sois prudente, et tu obtiendras étonnants résultats ! Tes yeux s'ouvriront » dit la conscience.

Pleine de bonnes intentions, elle s'approche du garçon et lui dit :

« Bonjour ! Où vas-tu ? »

Le garçon se fige, la fixe, apeuré puis disparaît.

« Que tu es bête ! » l'alter ego réprimande-t-il sa conscience, « c'était juste une blague, un mirage introduit dans ton imagination pour te mettre à l'épreuve ! Te voilà tombé dans le panneau ! Je t'avais enseigné pourtant à ne jamais faire confiance à personne. Tu m'as prouvé aujourd'hui que tu n'as pas plus confiance en ta compagne de toujours qu'en un ramassis de rêves absurdes ! Et qu'as-tu fais ?! Tu as choisi mon frère, le cœur (ta conscience), qui ne t'avait jamais parlé jusqu'à présent pour te confesser ses désirs ! Apparemment, les liens s'affinent et s'érodent ! Je ne fais rien qui ne soit pour te protéger et voilà la façon dont tu me traites ! A partir de maintenant, je te laisse. Bonne route sans moi ! »

La fille se mit à pleurer, car pour la première fois en trois ans, elle réalisait à ce moment, s'être isolée de tout le monde et d'elle-même en particulier.

Victoria delReal

Deux oiseaux –
Tous deux créés par la grâce divine.
Tous deux aiment le ciel, mais différemment.
L'aigle adore s'élever dans les airs
Et sentir le vent sous ses ailes
Le colibri bat des ailes,
Crée le vent pour lui-même
Tous deux méritent
Notre émerveillement.

Shelby Joern

Halte près des bois un soir de neige

Je pense savoir à qui appartiennent ces bois
Bien que sa demeure soit au village ;
Il ne me verra pas m'arrêter
Pour voir ses bois se recouvrir de neige.

Mon petit cheval doit trouver cela étrange
De s'arrêter loin d'une ferme
Entre les bois et le lac glacé
Le soir le plus sombre de l'année.

Il fait vaciller les cloches de son harnais
Pour demander s'il y a erreur.
Le seul autre son qui soit est le souffle
Du vent tranquille et des doux flocons.

Les bois sont charmants, sombres et profonds.
Mais j'ai des promesses à garder,
Et des lieues à couvrir avant de m'endormir,
Et des lieues à couvrir avant de m'endormir.

*Traduction de « Stopping by Woods on a Snowy Evening » de Robert Frost
Anna Fechtor*

Noire comme la nuit
Rien que l'esprit
Plus vile que le soir
Mais paisible comme un papillon
Puissante comme un lion
Sauvage comme un étalon
Elégante comme un signe
Claire comme la lumière
Liberté

Andrew Lopez

À la périphérie de Paris
Dans une petite chambre
Une femme et son mari
Sous Paris et son ombre

Maisons qui se ressemblent
Habitations à loyer modéré
Tout le monde vit ensemble
Nous ne pouvons pas déménager

Le chômage est un problème
Les conditions sont mauvaises
Dans ces habitations inhumaines
Des banlieues françaises

Démolissons-les maintenant
Les habitants ont-ils crié
Nous allons protester souvent
Et aider ceux qui sont piégés
Dans ce quartier malfaisant

Hailey Montalbano

Mme la Magistrate

Elle est stricte; c'est une mère absolue,
ses cheveux attachés avec soin.

De son aide les enfants ont besoin;
les conflits dans sa tête déjà résolus

Ce qui la rend malheureuse,
ce qui lui donne peur-de-tout:
les idées créées sans crainte aucune par les humains
un monde où le destin n'est pas changé par la main.
Le comportement de ses voisins
lui laisse dans la bouche
un mauvais goût.

Le jugement des autres, pour elle est une fête.
Les paroles colériques s'écourent d'elle
comme une rivière galopante.
Elle trouve que ses voisins et sa famille sont bêtes.

Mais sa vie n'est pas parfaite.
Elle se caille comme du vieux lait.
Les conflits déjà résolus dans sa tête.

D'après Paul Verlaine
Kristina Pouliot

Le cygne

L'as-tu aussi vu, errant toute la nuit sur le fleuve noir ?
L'as-tu vu le matin, s'élevant dans l'air argenté-
Une brassée de fleurs blanches,
un mélange parfait de soie et de lin
alors qu'il se penchait
dans l'esclavage de ses ailes;
une congère, une rangée de lys,
Mordant l'air de son bec noir ?
L'as-tu entendu comme une flûte et siffler
Sur une musique perçante et sinistre- comme la pluie
battant les arbres- comme une cascade
poignardant les corniches noires ?
Et l'as-tu finalement vu, juste sous les nuages-
Une croix blanche ondoyant à travers le ciel, ses pattes
comme des feuilles noires, ses ailes comme la lumière
embrassant le fleuve ?
Et as-tu senti, dans ton cœur, comment cela se
rapportait à tout ?
Et as-tu toi aussi finalement réalisé la raison de la
beauté ?
Et as-tu changé ta vie ?

*Traduction de "The Swan" de Mary Oliver
Jill Theile et Therese Walsh*

Lys ne pesait pas sur moi ;
Au bosquet elle me suivit ;
On dit quelque chose, mais quoi ?
J'oubliai ce qu'elle me dit.

J'étais détaché comme le temps ;
Je flânais paresseusement ;
Je plaidais depuis longtemps
Son oreille entendait : « Tu mens »

De l'eau, la vapeur montait,
La voûte, sa protection ;
Les corbeaux que j'écoutais,
Lui offrirent une création.

Moi, dix-huit ans, et le ton sombre ;
Elle, vingt-deux; sa peau, un conte
Les corbeaux chantaient les ombres
Et les mésanges ma honte.

Lys, s'asseyant adroitement,
Souleva sa jambe douce,
Se lavant dans le fleuve luisant
Je n'entendis pas sa voix de mousse.

Un fleuve déroulait froidement son ruban,
En flots maigrelets ;
Et une humeur s'épanchant
Sommeillait dans la forêt.

Rose délia son soulier,
Et plongea comme un doux agneau
Son court pinceau dans l'eau filtrée
Je ne lorgnai pas, moi, puceau

Les mots m'échappèrent ;

Je la poursuivais au bosquet,
Et tandis qu'elle délibère
Moi de soupirer indiscret.

Sa beauté pour moi, s'est élucidée
Qu'en quittant mes arbres vivants,
« Bien, le sablier est vidé ! »
Me dit-elle, et ce fut suffoquant.

*D'après « Vieille chanson du jeune temps »
de Victor Hugo
Matthew Scherer*

Un homme chante dans l'escalier,
Une chanson sans mots,
Un air bien connu,
Chaque respiration précisément.
Deux flûtes dans son nez
Et trois dans sa bouche,
Symphonie solitaire

Katherine Handfelt

Le lobe temporal

Chaque matin, c'est la même ritournelle
Tous deviennent vivants, comme un cirque au matin.
Les mots font des culbutes antigravitationnelles
Et tout est perdu ; n'y a pas de sens à une lumière
éteinte.

Les cris des voix non identifiées, les langues de la
schizophrène
Forment un oratorio propre à la souveraineté
Et ça c'est sympa : je suis leur Reine.
Hélas, mon règne touche à sa fin avec soudaineté.

Les petites capsules bleues ont gagné.
La tasse se renverse, c'est comme une muselière
pour mes pensées.
De nouveau, il me faut m'éloigner.
Mes rêveries et la société sont finalement assonancées.

Leurs solutions sont œcuméniques ;
Ni les rêveries ni les notes en croisade.
Les voix symphoniques et les visions sataniques
Ne sonnent plus avec bravade.

Ici,
Dans l'asile de fous.

Emma Potter

Le Limousin

Vous pouvez être sûr que cela en vaudra la peine
Une terre aussi gorgée d'eau
De tourbières, étangs et ruisseaux

Avant de repartir n'oubliez pas de tendre l'oreille
Au son des châtaigniers dans le vent
Aux loutres à l'orée du bois
Et de vous plonger dans l'eau du Limousin
Encore une fois

Sheridan Haley

La solitude

L'arbre entouré de tous les autres arbres
Situé entre tous ses compagnons
S'élançant ambitieusement vers le ciel
Ils ont grandi ensemble
Dès qu'ils ont commencé à disparaître
Il a persisté, précédant la course
Alors qu'on détruisait ses alentours
Finalement, il fut seul
Le plus grand arbre qu'on n'ait jamais vu
Énorme, fané, mais amer
Il n'avait rien fait que s'élançer vers le ciel
Mais n'y était jamais arrivé
Tout ce qu'il connaissait avait disparu
Y compris ses rêves

Jacob McCoy

Noir et blanc

Dansait-elle, la pénombre,
Entre les âges féconds.
Ses courbes bougeaient, sombre,
Elle capturait la planète au fond.

Le soleil était vif et cru—
Une ambiance creusée.
Toujours cherchant l'imprévu—
Mais connaissant l'impossibilité.

La nuit tombait avec une telle grâce
Elle laissait un baiser lui disant,
« Je vais vous prendre votre place »
Il entendait ses mots avec des yeux d'enfant.

Il voulait lui dire de venir plus tôt,
Mais il réalisait que cela ne pouvait pas être.
Elle resterait toujours dans son monde calicot,
Et lui dans le sien, banal et blanchâtre.

Elle voyait qu'elle lui manquait,
Il voulait que l'univers soit noir et blanc.
Elle se glissait donc dans l'imparfait,
Pour être avec lui un peu de temps.

Mais le monde ne continuera pas,
Sans le soleil dans le haut du ciel,
Sans la lune en compas.
La compréhension était mutuelle.

Alors elle s'accroche bien,
Sur ses étoiles brillantes.
Une âme libre, bohémienne,
Qui rêve de cette vie plus vivante.

Le soleil déplore son monde cruel,
Sans sa lune effervescente.
L'un à l'autre, ils se sont pris la place au ciel.
Chaque jour est long face à cette attente.

Ils vivaient dans le monde de la mémoire.
Le soleil souriait en voyant les ombres,
Et la lune, quand les galaxies se faisaient voir.
Ils resteront toujours en équilibre, aléatoires.

Emily Snider

Tous les matins
se lever
se raser
s'habiller
se dépêcher
s'en aller
Tous les matins.

Eric Hutton

Le tyran

J'suis arrivé à l'école
en m'attendant à un jour normal.
Mon école à Morailles-
c'est un endroit social-
un lieu attirant,
pas un lieu pour un tyran.

Ce jour-là, c'était différent-
mon prof n'arrivait pas à sourire.
Il était vociférant.
Pourquoi ? Ce n'était pas très tentant
de risquer d'encourir
la colère d'un tyran.

Son attitude morose était grise
comme les nuages au dehors.
Cela-
Saupoudré de garçons qui inventaient des bêtises-
L'avait beaucoup changé
Et il semblait un peu craquelé.
C'est alors qu'il a gâché ma journée
"pas de récréation pour personne" a décrété mon
tyran.

"Quelle terrible injustice !" ai-je dit.

Hélas, je ressentis surtout mon infériorité.
car ce n'était pas mon ami, mais non
ce n'était qu'un tyran.

*D'après "Chanson" de Victor Hugo, d'après "Monsieur
Prud'homme" de Paul Verlaine, et d'après "Allons
z'enfants" de Boris Vian
Therese Walsh*

Le portrait

ma mère n'a jamais pardonné à mon père
de s'être tué
particulièrement à un moment si incongru
et dans un jardin public
ce printemps.
alors que j'attendais de naître.
elle a enfermé son nom
dans son placard le plus profond
et elle ne l'a pas laissé sortir
bien que j'aie pu l'entendre frapper
quand je suis descendu du grenier
avec entre les mains le portrait pastel
d'un inconnu aux lèvres longues.
et une moustache de brave
et de profonds yeux bruns,
elle l'a déchiré en lambeaux
sans un mot
puis m'a giflé avec force.
en cette soixante-quatrième année
je sens ma joue
qui brûle encore.

*Traduction de «The Portrait» de Stanley Kunitz
Dean Sansovich*

Coco et les avocats

Un groupe de petits avocats trop mûrs marchaient
Et discutaient pleinement de leur vie qui passait
Chemin faisant ils rencontrent une noix de coco
Et lui proposent d'aller boire un chocolat chaud.

Les avocats étaient en peine ce jour là
Car leur nouvelle amie, dans sa pédanterie aigue
Ne se livrait jamais, leur emboitant le pas
Coco est têtue ! Ne les aimerait-elle plus ?

Soudain un jeune galopin, une hache à la main,
Chopa Coco et la fendit comme un pépin
Un doux jus sortit d'elle alors qu'elle s'éloigne
Malgré la froideur, l'habit ne fait pas le moine.

*D'après « Les animaux malades de la peste »
de Jean de La Fontaine
Angela Lorenzo*

Nouvelle chanson du jeune temps

Je ne songeais pas à Rose
Rose m'a envoyé un texto
Elle parlait de quelque chose
Des mots et aussi une photo

Et enfin nous parlions
Je regardais mon écran
Je mettais des émotions
Ce n'était pas du verlan

Pour moi, ses mots étaient vrais
Amour à la technologie
Je tapais, je lisais
Et Rose, elle, glissait dans l'ennui

Moi, cool avec mon iPhone
Elle, téléphone portable
Ses textos et sa façon de madone
Simple, admirable

Rose, toute seule dans son grand lit
Ses doigts tapaient avec grâce
Pour répondre comme un édit
Je vis qu'elle était tenace

Je 't'adore' a-t-elle écrit
Sur l'écran de mon iPhone
Amour par la technologie
Je l'adore quand il sonne

Elle commença à taper
Et mit, d'un air très gentil
Des mots à interpréter
Mais jamais elle ne sourit

Je ne la connaissais pas
Sur l'iPhone je la suivais
Lisant tous ses messages là
L'amour réel n'était jamais

Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en lisant ses mots d'amour
« Soit ; n'y pensons plus ! » dit-elle
Depuis, j'y pense toujours

D'après "Vieille chanson du jeune temps"
de Victor Hugo
Jacob McCoy

Il y'avait une petite fille
Elle aimait un petit garçon,
Ensemble, ils aimaient le monde.
Chaque personne qu'ils rencontraient,
Ils la rencontraient avec amour.
Blanche, noire, rouge, bleue, verte
Ils s'en fichaient
Une personne est une personne
Ni couleur ni nationalité
Ensemble ils aimaient le monde.
Ils aimaient le monde.
Un jour, le monde explosa avec haine.
Lutte, meurtre, les hommes chutèrent.
La jeune fille avait 17 ans, et son amour 18
Il dut la quitter
Il fut retiré à ses bras
Et pleura d'être non plus un amoureux
Mais un assassin.
Il s'en alla, elle pleura.
Il n'était pas destiné à être criminel
Car, ensemble, ils aimaient le monde,
Ils aimaient le monde.
Pendant trois ans, elle lui envoya des lettres
Et une belle journée,
Elle reçut la meilleure nouvelle
Il rentrait, il rentrait.
Elle courut vers lui.
L'embrassa, sourit, rit, l'étreignit
Mais il était différent.
Il n'aimait plus le monde.
Aujourd'hui ils ne sont plus ensemble.
Seule, elle aime le monde,
Elle aime le monde.

Margaret Tikka

L'automne

Je me souviens que ces feuilles tombent,
Petites et incessantes dans l'air immobile,
Feuilles jaunes sur l'eau vert foncé au repos
Et la Venus de marbre là,
Est-ce qu'elle montre ses seins ou tente de les cacher?
Il n'y a pas de dieu pour s'en préoccuper

Les colonnades se courbent près de l'eau
jonchée de feuilles
Et leur reflet semble perdu
Dans la masse des feuilles
et inutile
Comme un rêve perdu parmi les rêves;
Les colonnades se courbent
Près de l'eau parsemée de plomb
Un rêve perdu parmi les rêves.

*Traduction de « Autumn » de Sarah Teasdale
Angela Detmer*

Tout est silence

Je regarde fixement la porte
Où des millions ont disparu.
Ici, l'atmosphère est morte.
J'imagine les voix pas entendues.
Et tout est silence.

Leurs biens derrière la vitre
Sont perdus sans eux.
Je pense à ceux qui n'étaient pas libres.
J'ai envie de crier après mon Dieu.
Et tout est silence.

Je regarde leurs lunettes,
Couvertes de poussière.
Ce que je vois m'inquiète,
Je commence donc ma prière.
Mais tout est silence.

Camila Sublewski

L'araignée de mes pensées

Je songeais à la vie ;
Dont la lumière n'était plus avec moi ;
Et votre réalité, qui était mon irréalité, diminua quand
je la recueillis
Mais je suis un souvenir en lequel vous n'avez foi.

J'étais invisible, comme le souffle du vent ;
J'observais le cœur lourd
Et je hurlais après mes amis, après mon amant ;
Après les visages vides, ils restaient sourds
à mon amour.

Le prêtre offrait ses prières
Mon mari ses larmes
Le fossoyeur son cimetière
Et les visiteurs leur vacarme.

Je n'incarnai rien, je fus fantôme ;
Je brûlai pendant cinq cent années,
La purification et la peine étaient binômes
Nos âmes nous laissaient abandonnés.

Le poids sur mon dos m'écrasait
Lorsque je regardais l'histoire d'Arachné
Je montais sur le Mt. Purgatoire, où, dit-on, l'on
pardonnait ;
J'agaçais la déesse Athéna, juste comme l'araignée.

Les vivants acquièrent des indulgences plénières,
Moi, mon chemin montagneux se raccourcit.
Les genoux bleus de prier, ils cherchent une
canonnière
Qui me sauvera des flammes, et pour ça, je les bénis.

J'arrivai au sommet, au jardin d'Eden ;
Peaux et âme étaient purifiées.
J'inspectai le monde d'une perspective aérienne ;
D'ici, la terre était glorifiée.

Les âmes commençaient leur ascension,
C'était au revoir à la confusion terrestre,
Et le commencement de la cession
Aux cieux ecclésiastiques, au roi illustre

Les ailes d'ange m'emmailotèrent ;
Ainsi, ma transformation est complète.
Je sais maintenant, que j'aurai toujours ma lumière ;
Et que l'existence n'est jamais concrète.

Emma Potter

Doux l'hiver

Les arbres ont dansé
Avec la neige posée
Sur les têtes des arbres.
Blanche neige tombée
Comme sucre en poudre sur une ville
Quelle scène sucrée.

Sylwia Borowska

L'arc en ciel dans le ciel,
Chut, le bruit du vent
L'herbe verte se balançant
D'avant en arrière

Nurhafizahbin Hassan

Un petit chat s'en va
Regarder l'oiseau dans le parc
Il n'a pas d'ailes

Christa Cook

La nouvelle colonie

Des étrangers et un drapeau familial
Voyagent sur la route de sable et de sang
Pour les héritiers de l'Empire

Sean Farris

Le café

Le café noir ou le café au lait
Cela ne m'intéresse pas
Juste un gobelet s'il vous plait

Les grains de café
Petits, bruns, doux
Le parfum bien familier
L'odeur qui me rend comme fou

Le matin ou en soirée
J'en veux n'importe quand
Juste un verre s'il vous plait

La tasse à café
Le liquide merveilleux dedans
Chaud au toucher
Un petit marc de café au fond

Le café amer ou le café sucré
Ça m'est égal
Juste une grande tasse s'il vous plait

La vapeur a l'air d'un nuage
Mes épaules me montent aux oreilles
Une sensation chaude nous arrive au visage
En le sirotant, on n'est plus fatigué

J'en voudrais deux tasses au moins
Pourquoi tant de café ?
Parce que j'en ai besoin

Anna Fechtor

Une vieille femme
Sur la branche s'assoit
CRAC ! la branche casse

Shelley Nickerson

Je connais leur secret aux profs de français
Ceux qui portent des fringues noires
Et qui connaissent Rabelais
Ils boivent leur vin avant la classe, soi-disant
Pour ne pas succomber à la soif des étudiants
C'est donc comme ça qu'ils arrivent à conserver
Leur apparence de jeunesse
Sauf que les pauvres petits
On leur avait promis l'immortalité

David Espinosa

L'oiseau

Un silence d'air, lumière et ciel
Dans le silence transparent
le jour reposait :
La transparence de l'espace
était la transparence du silence.
La lumière immobile du ciel calmait
Les herbes qui perçaient.
Les bestioles de la terre, parmi les pierres,
sous la lumière identique, se faisaient pierres.
Le temps dans les minutes se rassasiait.
Dans la quiétude absorbée
Se consommait le midi.

Et un oiseau chanta, mince flèche.
Poitrine d'argent blessée vibra le ciel,
se bougèrent les feuilles
les herbes se réveillèrent...
et je sentis que la mort était une flèche
dont on ne sait qui la tire
et à ouvrir les yeux nous mourrons.

*Traduction de « El pájaro » d'Octavio Paz
Ana Gordillo*

French Program at DePaul University

The French program provides students with a solid background in the linguistic and cultural understanding necessary to life in a global world. The B.A. and Masters programs encompass the interdisciplinary interests of its faculty.

Courses include language and culture, French and francophone literature, civilization, translation, phonetics, business, film, pedagogy and women's studies. Students learn in exciting ways as professors work with innovative pedagogies and organize lectures, conferences, and other cultural activities.

In addition to the traditional Major, a French Major with certification for teaching French at the secondary level is offered. Minors in the French Language, Commercial French and French Translation are also available.

Students are strongly encouraged to study abroad through one of DePaul's three programs in France and to take advantage of the variety of internships in professional French-speaking environments the city of Chicago has to offer.

The program focuses on the development of critical and creative thinking skills and fosters a multicultural perspective through the study of other cultural and conceptual systems.

For more information, please visit:
<http://las.depaul.edu/mol/Programs/French/index.asp>

Study Abroad Language Programs in France

DePaul's Study Abroad Program offers language programs in France that provide students the opportunity to experience French culture as well as hone their language skills.

Paris - Alliance Française (Spring Quarter)

Study French at the world-renowned Alliance Française while experiencing the rich cultural and political life of Paris. Enroll in 8 credits of French language, a course taught by a DePaul faculty member in his/her field of expertise, and a French Art History course.

Paris IES (Academic Year or Winter-Spring)

Designed for advanced French students with all courses taught in French, this program offers some courses at the IES center and arranges others through enrollment in French universities. Located in an area bustling with cafés, theaters, and artisan workshops, the IES Center encourages students to integrate into the French community and develop their language skills. Internships available.

Sciences Po University Exchange Program (Academic Year)

With campuses in Paris, Dijon, Menton, Nancy, Poitiers, Le Havre or Reims, students' area of interest determines which campus is best suited to their needs. Ideal for independent students interested in an exchange program.

The deadline for Academic Year programs is February 15 and the deadline for Winter-Spring/Spring programs is May 15.

For more information, please visit:
www.studyabroad.depaul.edu